

Notre voyageur eut la bonne fortune de pouvoir assister, près de la ville de Barra, au défilé de l'armée abyssine revenant, victorieuse, d'une expédition lointaine :

" L'avant-garde marchait la première à la pointe du jour au nombre de quelque vingt mille chevaux tous déferrés, qui est leur incommodité par un pays aussi pierreux et montagneux. Ils chevauchent comme les Arabes à la genète et les étriers forts courts, portant quelques cimenterres avec une sorte d'arme dite *perdagals* à deux pointes pour la plupart...

" Cette troupe passée en fort bon ordre, vient le bagage de la Cour, entre lesquels il y a force gens pour lever les tentes, puis environ mille valets de cuisine qui portent la viande royale dans des corbeilles et la boisson dans de petits barils tout marqués et scellés.

" Ensuite un grand nombre de chevaux, mules, éléphants, *alfanges* et autres sortes de bêtes portant les bagages ; entre autres quatre lions grands comme des mulets, conduits par un homme qui ne fait que crier et se tourmenter après, afin qu'ils ne s'écartent de la troupe ; ils sont doux et apprivoisés comme des moutons, et je dirai en passant que c'est une chose étrange de voir manger ces bêtes, auxquelles leur gouverneur, pour nous donner du plaisir, pendait en haut de leur loge ou cachot un mouton attaché à une corde et tous quatre le regardaient et puis se couchaient, sachant bien que leur portion ne leur pouvait manquer. Puis le plus affamé, en deux ou trois secousses et saut légers, venait prendre cette chair accrochée là à leur intention.

" Mais après que tout cet attirail de sept à huit mille têtes est passé, viennent douze ou quinze mille piétons avec leurs arcs, troussees et *alfunges*, conduits par un *abagarinda* qu'ils appellent...

" Puis suit un autre nombre de cavalerie et le gros de l'armée en bel ordre, ayant devant eux force trompettes et hautbois qu'ils sonnent pour les réjouir. Après il y a douze ou quinze mille arquebusiers sous les ailes en forme de demi-lune, portant leur bois tout droit avec leur cimenterre et un bonnet fort long qu'ils portent plié et pendant sur les épaules à cause qu'il est fâcheux et incommode à porter."

Leblanc estime le chiffre des soldats de quatre-vingt à cent mille.

" La Majesté du *Négus* suit, que pour lors nous ne pûmes voir. Il vint après à l'église avec l'étendard porté par le *Batenega* sur un éléphant : c'est une pièce de soie avec la figure de la croix toute simple ; car c'est une chose remarquable qu'en aucune église des Abyssins on ne voit Notre-Seigneur attaché à la croix ; et leur raison est que nous ne sommes pas dignes de le voir en sa passion.

" Devant cette enseigne marchent environ cinquante prêtres psalmodiant et chantant, et quatre vêtus à l'épiscopale qui portent une pierre sacrée qu'ils appellent le *Tabuto*, assez grande et carrée dont se sert le *Négus* quand la messe se célèbre ; au-devant d'icelle marche un autre, vêtu de même que ces quatre, à reculons en encensant la pierre. Puis suivent l'étendard et quelque cinq cents gentilshommes qualifiés, tous à cheval, vêtus de grandes chemises blanches étoffées de soie et pliées comme les surplis de nos chanoines...

" Après tout cela, on voit paraître un dais haut élevé, accompagné de hautbois et musiques et un homme monté sur un éléphant qu'ils appellent *Lidadona*, ayant une masse d'or et d'argent doré à la main, qui semble être le chef de cette musique.

" Il y a quatre princes qui portent le dais de la reine, sur quatre éléphants des plus hauts qui se puissent trouver, vêtus simplement avec des peaux de lion sur la chemise et de grands chapeaux sur la tête. La reine est dans une litière et ordinairement quelque petit enfant avec elle pour sa récréation, accompagnée d'un grand cortège de litières, chariots et autre suite en grande magnificence."

Nous ne nous attarderons pas aux interminables détails que donne Leblanc sur les troupeaux d'éléphants faisant partie du cortège, sur l'art de les conduire et sur leur "attirail de guerre." Nous signalerons seulement, parmi les grands personnages figurant

dans le défilé, le roi du Tigré et les "vingt vénérables vieillards à cheval qui sont médecins philosophes et gens de conseil."

Mais voici le *Négus*, dans tout l'éclat de sa gloire, la face voilée, comme l'ont encore certains peuples africains, les Touareg entre autres.

" Enfin vient le *baldaquin* ou poêle du grand *Négus*, accompagné du reste de ses princes. Lui, monté sur un cheval richement harnaché, avec une excellente musique. Deux noirs à pied lui tiennent la bride de son cheval, deux autres sont aux étriers et deux à la croupe, tous vêtus de ces chemises blanches de soie cuite appelées *Arotita*. Les princes portent la peau de lion par-dessus, ce qui n'est permis qu'à ceux du sang royal ou à peu d'autres par grande faveur.

" Le *Négus* va sous ce dais, la face couverte d'un *sandal* et ne se montre jamais à découvert à son peuple que quatre fois l'année et encore autrefois il ne se montrait qu'à Pâques et Noël seulement, tenant cour ouverte."

En même temps que Vincent Leblanc, se trouvait à Barra un ambassadeur du roi d'Espagne, don Francisco Lopez, que son souverain envoyait solliciter du *Négus* la permission de bâtir des forteresses sur les côtes "tant pour la faveur du commerce que pour l'avancement de la religion." Le récit de la négociation et la description du cérémonial diplomatique en usage à la cour d'Abyssinie ne manquent pas d'intérêt :

" Le *Négus* sachant sa venue, lui envoya au-devant une troupe de cavaliers pour le recevoir et, quelques jours auparavant, il lui avait envoyé un grand *Serami* pour l'accompagner, lequel *Serami* n'épargnait point les bastonnades à ceux qui par le chemin ne portaient point assez d'honneurs au dit ambassadeur, lequel, ayant été rencontré par ces cavaliers, ils se firent de grands compliments aux uns et aux autres.

" Etant arrivés au camp, ils lui présentèrent une tente de lin, dont l'ambassadeur ne fut pas content, n'étant pas conforme à sa qualité ; toutefois il n'en fit pas autre semblant. Mais le *Serami* en ayant reconnu quelque chose, lui en fit des excuses, disant qu'il ne le traitait point plus mal que le prince même qui n'en avait pas de plus belle ; de quoi l'ambassadeur fut satisfait et puis ils lui envoyèrent des provisions de vivres pour lui et ses gens.

" Il demeura trois jours sans avoir audience, au bout desquels le *Négus* l'envoya quérir vers la nuit par les principaux de ses gentilshommes et officiers, qui le menèrent au Palais qui était lors dans une grande église ; et étant arrivé au lieu où était le *Négus*, il le trouva assis sur un lit couvert de draps d'or et d'argent frisé, et quatre pages vêtus de la même étoffe aux pieds du lit, tous debout et tête nue, tenant chacun flambeau allumé dans la main. L'ambassadeur lui fit une grande révérence à la distance de sept à huit pas en s'inclinant fort bas, au lieu que les autres baisèrent la terre, et le *Négus*, se découvrant un peu un côté du visage, lui demanda où étaient les présents que le roi d'Espagne son maître lui avait envoyés : sur quoi, l'autre voulant répondre et avoir son audience entière, celui qui le menait lui dit qu'il ne pouvait pas pour l'heure et qu'il suffisait que Sa Majesté l'eût vu pour cette première fois, et se fit donner les lettres sans autres cérémonies, qui furent lues par un interprète.

" Le lendemain, environ à minuit, l'ambassadeur fut mandé en la même sorte et cérémonie, qui porta le présent qui était de pièces de soie, des épiceries et quelques armes riches et bien faites, que le *Négus* reçut, puis le congédia lui faisant dire qu'il le dépêcherait bientôt.

" Le jour suivant, il l'envoya encore quérir et le fit dîner avec lui et avec la reine, le roi étant un peu éloigné et séparé d'eux.

" Cet ambassadeur, ayant demeuré quelques mois en cette cour, le *Négus* lui donna une lettre pour son maître, encore qu'ils n'aient pas l'usage d'écrire des lettres, se contentant d'envoyer leurs messages qui, de bouche, disent ce qui est leur volonté, mais l'ambassadeur lui-même l'excita à cela et lui aida à faire cette lettre, comme il me conta assez longtemps depuis, lorsque je le rencontrai à Grenade en Espagne."

PAUL D'ESTRÉE.

## LAPROMESSE

Il était écolier, elle était écolière ;  
Elle s'appelait Lise, il s'appelait Firmin ;  
Elle, panier aux bras ; lui, sac en bandoulière,  
Allaient et revenaient en se donnant la main.

Un soir, Firmin marcha beaucoup plus près de Lise.  
Oh ! comme les rosiers embaumaient par instants !  
Et Lise dit, très bas, comme on parle à l'église :  
" Firmin, je t'aimerais lorsque j'aurai vingt ans ! "

Mais elle est morte à quinze et Firmin l'a pleurée.  
Dans une fosse étroite, un jour, on la porta ;  
Et c'est là qu'elle dort, d'un linceul blanc parée,  
A l'ombre d'un rosier que son ami planta.

Cinq ans après, un soir, Firmin vint à l'église  
Et, songeant aux amours naïves du vieux temps,  
Il se mit à genoux sur la tombe de Lise...  
Oh ! comme le rosier embaumait par instants !

Et, tandis qu'il pensait à la promesse ancienne,  
Le jeune homme sentit—et son âme trembla—  
La bouche d'une fleur qui lui baisait la sienne...  
La défunte aurait eu vingt ans cette nuit-là.

JEAN RAMEAU.

## PETIT POÈME EN PROSE

FRISSON D'HIVER.

Cette pendule de Saxe qui retarde et sonne treize heures parmi ses fleurs et ses dieux, à qui a-t-elle été ?  
Pense qu'elle est venue de Saxe par les longues diligences d'autrefois.

(De singulières ombres pendent aux vitres usées.)  
Et ta glace de Venise, profonde comme une froide fontaine, en un rivage de guivres dédorées, qui s'y est miré ? Ah ! je suis sûr que plus d'une femme a baigné dans cette eau le péché de sa beauté ; et peut-être verrais-je un fantôme si je regardais longtemps.

— Vilain, tu dis souvent de méchantes choses...  
(Je vois des toiles d'araignées au haut des grandes croisées.)

Notre bahut encore est très vieux : contemple comme ce feu rougit son triste bois ; les rideaux amortis ont son âge, et la tapisserie des fauteuils dénués de fard et les anciennes gravures des murs, et toutes nos vieilleries ? Est-ce qu'il ne te semble pas, même, que les bengalis et l'oiseau bleu ont déteint avec le temps ?

(Ne songe pas aux toiles d'araignées qui tremblent au haut des grandes croisées.)

Tu aimes tout cela, et voilà pourquoi je puis vivre auprès de toi. N'as-tu pas désiré, ma sœur au regard de jadis, qu'en un de mes poèmes apparussent ces mots " la grâce des choses fanées " ? Les objets neufs te déplaisent ; à toi aussi, ils font peur, avec leur hardiesse crierde, et tu te sentirais le besoin de les user, ce qui est bien difficile à faire pour ceux qui ne goûtent pas l'action.

Viens, ferme ton vieil almanach allemand que tu lis avec attention, bien qu'il ait paru il y a plus de cent ans, et que les rois qu'il annonce soient tous morts, et, sur l'antique tapis couché, la tête appuyée parmi tes genoux charitables, dans ta robe pâlie, ô calme enfant, je te parlerai pendant des heures ; il n'y a plus de champs, et les rues sont vides, je te parlerai de nos meubles. Tu es distraite ?

(Ces toiles d'araignées grelottent au haut des grandes croisées.)

STÉPHANE MALLARMÉ.

## BIBLIOGRAPHIE

*Almanach des Cercles Agricoles de la province de Québec*, pour 1901 (8e année).

Cet almanach, publié par J.-B. Rolland & Fils, uniquement dans le but d'être utile aux cultivateurs canadiens-français qui ont souci de se tenir au courant des progrès de la science agricole et horticole, renferme encore dans la présente édition de nombreux conseils qui, mis en pratique, leur seront des plus avantageux, notamment sur la culture des arbres à fruits en touffe, d'après la méthode Gressent.

En vente chez tous les marchands ; prix : 10 cents